

Frivole ?

SAVEZ-VOUS comment il se fait que, aujourd'hui, 26 juillet 1902, il soit l'époux, moi son épouse, cela depuis une année tout au près ?

Voici :... Mais, n'allez pas, s'il vous plaît, n'allez pas me demander combien de fois à l'ombre des ormeaux il m'aura juré fidélité ; ce serait, voyez-vous me plonger dans une confusion profonde, attendu que ce monsieur n'a jamais juré... pas même fidélité. Tendrement, il aura conté fleurette un soir que la pâle déesse ?... En dépit du globe céleste tout entier, on ne l'a jamais surpris en délit de fleuretter. — La marguerite alors ? — De sa vie, n'a consulté que le code ; sur le sable mouvant de la plage n'a point tracé de nom, et les échos mystérieux n'ont pu redire aux vallons indiscrets l'impondérabilité de son amour.

Avec ma mère, une sœur et un frère, j'habitais à la campagne, un joli cottage où grimpaient gaiement le lierre et la clématite. C'était dans la belle saison, l'endroit préféré des amis de la ville, qui, dès la première huitaine de juillet, toujours se retrouvaient au grand complet.

Je venais de quitter le pensionnat, et, à dix-sept ans, heureuse, je reprenais ma place au foyer. Déjà, nos hôtes s'y trouvaient réunis et avec tous ces visages familiers, j'eus plaisir à échanger des salutations les plus amicales.

M. Charles D., qui l'an dernier encore condamnait ma frivolité et mon rire inextinguible, voulut bien passer quelques instants avec moi, et s'enquérir gravement de ma santé.

Le lendemain, pique-nique ; et par un merveilleux soleil, nous nous dispersions dans la vallée, par deux, par quatre, chacun au gré de sa fantaisie. Ma sœur et moi, avec quelques amis et le "cavaliere servente" de mon aînée, M. Charles D., nous nous dirigeâmes vers une touffe de roses sauvages dont le parfum avait trahi la présence. M. D. voulut le premier franchir le ruisseau qui nous en séparait, lorsque, par le hasard le plus grotesque comme aussi le plus malheureux, le vêtement inexprimable entre tous voulut faire le malin, et, crac ! à l'arrière-plan, le sort désunit ce qu'avait uni un jour un che-

valier de l'aiguille quelconque. Une pluie, hélas ! non, une grêle de rires tomba dru sur la tête du pauvre ; les dames s'abritèrent dans leurs mouchoirs tandis que, tout d'un coup, comme une flèche, la malheureux fendit l'air dans la direction du logis.

A notre retour, six heures, la victime clouée dans sa chambre, attendait l'arrivée de sa malle retardataire pour réparer du sort l'irréparable outrage.

Prise de pitié, je frappai à sa porte. On entrebaila timidement.

— Donnez-la moi, lui dis-je, je vais reprendre. Après une seconde d'hésitation, une main nerveuse laissa tomber un paquet et, après dix minutes de travail, frappant encore une fois j'allais déposer sur un guéridon près de la porte le fatal vêtement lorsqu'une main saisit la mienne. "Pour l'amour de moi," fit une voix à l'intérieur, alors qu'une émeraude à mille feux glissait dans mon doigt. Surprise, je courus à ma chambre et rouge comme une pivoine, bien bas, bien bas, comme un écho sympathique, je murmurai :

"Pour l'amour de vous..."

Et voilà comment il se fait que aujourd'hui 26 juillet 1902, il soit l'époux, moi son épouse, cela depuis une année tout au près.

MARICHETTE.

Le Trac au Théâtre

TALMA, avant d'entrer en scène, avait un si grand trac qu'il tremblait de tous ses membres ; il ne fallait pas que quiconque lui adressât la parole ; il ne répondait pas, se tenant appuyé contre un portant de coulisse, récitant pour lui seul les premiers vers de son rôle.

Adrienne Lecouvreur entraît au dernier moment en scène, par un suprême effort ; mais souvent, après le premier acte, elle s'évanouissait dans sa loge, et l'on était forcé d'attendre qu'elle fût remise avant de frapper les trois coups pour le second acte.

Le grand Lekain, quand il devait jouer un rôle pour la première fois, était indisposé trois ou quatre jours avant la première représentation ; il s'enfermait chez lui, ne recevant personne.

Molière, quand il créait une de ses comédies devant le roi et la cour, était

généralement si ému qu'on ne comprenait pas ce qu'il disait pendant les premières scènes. Peu à peu, il prenait courage, et, devant son succès, oubliait sa peur et redevenait vaillant à partir du second acte.

Rachel fut une traqueuse, mais à force de volonté elle triomphait de la peur ; seulement il était bien rare que le lendemain d'une première, elle ne s'agitât pas, brisée par l'effort qu'elle avait fait la veille.

Frédéric Lemaître prétendait ne pas avoir le trac. Il se vantait, car son émotion était si grande que quelquefois il manquait de mémoire.

Melingue, le soir d'une première, s'enfermait dans sa loge à partir de trois heures de l'après-midi, se récitant son rôle, se regardant dans une grande glace, étudiant ses gestes et ses jeux de physionomie.... Quand il entendait sonner le troisième coup, il demandait un verre d'eau avec un peu de cognac, qu'il buvait d'un seul trait, et disait, se forçant à rire, à son habilleur :

— Allons-y, mon vieux ! à la grâce de Dieu ! Si je suis sifflé, ce ne sera pas de ma faute !

Laferrière, l'éternel jeune premier, était bien aussi un vrai traqueur ; il parlait si vite pendant les premières scènes que quelquefois on ne comprenait pas ce qu'il disait. Mais quand il sentait que le public s'impatientait, alors il retrouvait toute son énergie et avait de beaux élans qu'il ne retrouvait plus aux autres représentations.

Déjazet avait un trac si grand que quelquefois, au moment où l'on annonçait le lever du rideau, elle demandait quelques minutes de grâce. Ce n'est que lorsqu'elle entendait le public frapper des pieds qu'elle disait au régisseur : "Vous pouvez commencer." Mais quand elle chantait son premier couplet, sa voix tremblait, et souvent elle était forcée de trouver un prétexte pour s'asseoir, de peur de tomber.

Les anciens artistes comme les nouveaux ont toujours eu le trac les soirs de premières. C'est pourquoi on devait se montrer indulgent avec eux — ils sont souvent à plaindre.

Ce qui est curieux, c'est que la maladie du trac augmente avec la réputation.